

LA VIE PARISIENNE



LA PARISIENNE
REVIENT DE BORDEAUX

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, 29, PARIS (8^e) ; Téléphone 148-59

ABONNEMENTS

PARIS et DEPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francsLes Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

A NOS LECTEURS

La Vie Parisienne a repris, le 5 décembre, sa publication interrompue par la guerre, le 8 août.

De tous côtés, nous avons reçu de nos lecteurs d'innombrables lettres, réclamant, avec une affectueuse insistance, la réapparition de leur journal. C'est avec joie que nous nous sommes conformés à leur désir.

Les circonstances exceptionnelles créées par l'état de guerre rendent cependant délicates et difficiles la rédaction, l'illustration et l'impression d'un grand journal de luxe tel que *La Vie Parisienne*. Nos lecteurs, qui sont nos amis, s'en rendent compte et nous sommes sûrs qu'ils accueillent nos efforts avec indulgence.Les illustres écrivains, qui ont contribué en ces dernières années au succès toujours grandissant de notre journal, ont tenu avec un empressement dont nous leur exprimons toute notre reconnaissance, à signer les articles de *La Vie Parisienne* pendant la guerre. C'est ainsi que l'on trouvera, réunis dans le présent numéro et dans les numéros suivants les noms de :

Colette (Colette Willy), Abel Hermant, Pierre Veber, Romain Coolus, Pierre Wolff, Henri Duvernois, Paul Acker, Paul Guillain, Marcel Boulenger.

Parmi les artistes qui ont pu nous assurer leur fidèle concours, nous tenons à remercier particulièrement Louis Vallet, Fabiano, Sem, C. Herouard, B. Boutet de Monvel, L. Burret, Nam, Léonée, d'Espagnat, Valverane.

Nous espérons joindre bientôt à ces noms ceux de beaucoup d'autres écrivains et artistes, chers à notre public, qui combattent aujourd'hui sur le front.

NOTRE SUPPLÉMENT PHOTOGRAPHIQUE. — Nous avons pensé qu'au moment où la guerre absorbe toutes les préoccupations, tous les espoirs, toutes les âmes, le document photographique était le complément indispensable d'un grand journal illustré comme le nôtre. Nos lecteurs trouveront donc dans ce numéro et les suivants un supplément photographique dont les clichés ont été pris sur tous les champs de batailles, des Vosges aux dunes de la mer du Nord. Nous faisons appel à nos abonnés comme à nos acheteurs au numéro pour enrichir cet « album de guerre », dont l'intérêt, passionnant à l'heure actuelle, restera toujours si émouvant.**LA PROLONGATION DES ABONNEMENTS INTERROMpus.** — Comme nous l'avions promis à nos abonnés, au moment où la publication de *La Vie Parisienne* a été suspendue, les abonnements en cours le 8 août sont prolongés d'autant de semaines, à partir d'aujourd'hui, qu'il est nécessaire pour compléter leur durée normale. Par conséquent :

Les abonnements qui expiraient le 31 août 1914 sont venus à expiration le 19 décembre 1914.	—	le 30 septembre 1914 viendront à expiration le 16 janvier 1915.
—	—	le 31 octobre 1914 — le 13 février 1915.
—	—	le 30 novembre 1914 — le 13 mars 1915.
—	—	le 31 décembre 1914 — le 10 avril 1915.
—	—	le 31 janvier 1915 — le 8 mai 1915.
—	—	le 28 février 1915 — le 5 juin 1915.

“EROS” Série inédite de 20 ESTAMPES en Couleurs de RAPHAËL KIRCHNER

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37×26, tirage limité à 500, grand luxe, réémmargées sur papier à la forme, pouvant s'encadrer immédiatement. La série complète : 100 fr. Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre 11 fr., ou bien de 4 gravures contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.

“GUERRE 1914” Série inédite de 16 estampes en couleurs format 36×28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Marcel Feliu, Sandy-Kook, Mesplès, Thomasse, Valverane, Boiry, Vincent-Anglade, Domergue, etc. — Franco la série contre 20 fr. — Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.Soins d'Hygiène MANUC. PÉDIC. M^{me} HENRY, 11, rue Lévis (Villiers).Soins de Beauté M^{me} DUNENT, dipl. 66, r. Lafayette, 1^{er} sur entresol (2 à 6).HYGIÈNE et BEAUTÉ 7, rue Miromesnil, 2^e esc. Entr. 1 à 6h.M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE ET DE BEAUTÉ 30, r. Gustave-Courbet, 2^e face (1 à 7).MADELEINE MANUCURE. SOINS D'HYGIÈNE. Maison de 1^{er} ordre, 21, rue Boissy-d'Anglas.MISS RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)SOINS D'HYGIÈNE Bains, ts l. jours, M^{me} ROBERT, 14, rue Gaillon, 3^e ét. (Opéra).Nelle Installation Soins d'hygiène (face gare Est), 6, r. de Strasbourg, 3^e s. entresol.

Nelly ROBET'S MANUCURE, 26, place de la Madeleine. (English spoken).

Le COURRIER de la PRESSE 21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2)

ON DIT... ON DIT...



Madame Sans-Gêne.

Malgré ses deuils répétés, le barreau de Paris a quelques membres qui s'efforcent d'égayer le palais de Justice : parmi ces intrépides boute-en-train on peut citer M^e Gaston Rob.n.

Son bonheur est de faire rire. Qu'il plaide une affaire de désertion ou un vol qualifié, il tourne tout en gaité. Dernièrement, il défendait une brave femme, de son état blanchisseur ; l'audience semblait languir.

— Messieurs, lança-t-il, vous ne pouvez condamner ma cliente...

— Pourquoi? interrogea le président.

— Elle blanchit le Général Joffre et elle a l'honneur à cette audience de pleurer dans un de ses mouchoirs...

Cela étonna tellement le Conseil, que, non seulement il condamna la blanchisseur, mais lui infligea une peine supplémentaire pour avoir volé des mouchoirs au Général Joffre.

Tous les arguments ne sont pas bons!



Le prénom à la mode.

« Joffre » est plus qu'un grand nom : c'est encore un prénom ! D'après les statistiques de la Ville de Paris, vingt-et-un pères de familles (entre le 2 août et le 15 décembre) viennent de donner ce prénom à leur fils. Un brave plombier-zingueur de Gentilly désirait prénommer sa fille « Joffrette ». Mais l'employé de l'état-civil n'a pas voulu enregistrer ce prénom. Pourquoi ? Il sonnait fort joliment !



Une voix du paradis.

Dimanche dernier on jouait au Théâtre-Français *Andromaque*. La salle écoutait en silence. Soudain, alors que les soldats de Pyrrhus, court-vêtus et jambes nues, entraient en scène, une voix stridente, venant du « paradis », se fit entendre et mit toute la salle en joie :

— Y a bon... Y a bon... V'là les Ecossais!...

C'était un brave turco, qui manifestait son opinion.



Références.

M. Re.n.ldo H.hn, qui est soldat de 1^{re} classe dans un régiment d'infanterie, avait demandé à servir en qualité d'interprète dans l'armée anglaise. A chaque demande de ce genre doit être joint une série de références. M. Re.n.ldo H.hn, avait simplement écrit :

Pour les références s'adresser à S. M. Georges V, roi d'Angleterre
à S. M. la reine Marie d'Angleterre
à S. A. R. le duc de Connaught.

Le bureaucrate qui lut la demande du délicat compositeur dut croire à une farce de mauvais goût car M. Re.n.ldo H.hn n'a pas encore reçu de réponse !



Le cœur de Gavroche.

Les gamins de Paris ont parfois des mots exquis ; témoin celui-ci :

L'autre jour, un de nos amis apercevait un bambin de sept à huit ans qui vendait des journaux. Il le paya avec une pièce de dix sous. Comme l'enfant n'avait pas de monnaie, il entra chez un commerçant du voisinage. Et tout en remboursant celui qui venait d'acheter *La Liberté* ou *L'Intransigeant*, et qui s'étonnait que, si jeune, le gamin ne fut point à l'école :

— Que voulez-vous, M'sieur ? Il faut bien gagner sa vie ! Papa est blessé et soigné à « *Buffon* » ; maman est à la Charité, et il y a, à la maison, deux petits frères à faire « *becqueter* ». Faut bien apporter des douceurs aux uns et du pain aux autres !



Une perle.

Cette savoureuse enseigne se trouve dans la rue Mouffetard :



AVIS

Nous prévenons nos clients que notre choucroûte, garantie de Strasbourg (France) est jusqu'à la fin des hostilités fabriquée ici dans la maison.

Pauvre Samuel !

Pauvre Samuel ! Il n'est pas mort à propos. Il n'a que des nécrologies hâties et des adieux distraits. C'était une figure de Paris les plus aimables et les plus spirituelles ; tous ceux qui l'ont approché l'ont aimé. Nous aurions voulu voir son fameux chapeau de paille, le jour de la victoire, sous le péristyle des Variétés !

Il a dû se laisser mourir et manquer de confiance au dernier moment. Il a cru que « son » époque finissait et qu'il n'aurait plus de place dans un monde nouveau. Mais non ! Lord S... disait :

— Quand je passe devant les Variétés, je sens le frisson de la vie parisienne.

Croyez-vous qu'après la guerre, c'en sera fait du frisson de Paris ? Erreur ! Seulement nous réservons ce frisson-là pour nous et nos amis. *Non licet omnibus...* Samuel, vous avez manqué de confiance et vous êtes parti trop tôt.



Un tapis battu... et content.

La charmante M^e Del.a.e souffre particulièrement de la mobilisation. Son chauffeur est au front (il a même été blessé et a reçu, pour sa belle conduite au feu, la médaille militaire) ; sa femme de chambre est infirmière de la Croix-Rouge. Elle-même soigne les blessés.

Cette situation l'oblige à faire son ménage elle-même. C'est ainsi que l'autre jour, pour avoir secoué son tapis à une heure interdite un peu galant agent lui a dressé contravention.

Elle n'a pas réclamé, a trouvé qu'elle était dans son tort, a payé la contravention et a donné une boîte de cigarettes à l'agent pour avoir bien fait son service.

Voilà un bel exemple que beaucoup devraient suivre !

Comment ils écrivent.

« ... Hier, on nous a envoyés à B***. Là, nous avons attendu trois heures. A deux kilomètres, il y avait de la mitraille et des shrapnells. Nous étions dans un grand champ, dix régiments à peu près. Ensuite, on nous a fait remonter à cheval pour regagner nos cantonnements. Il paraît que nous avions assisté à une bataille d'artillerie et que nous étions en soutien... »

Stendhal aussi a pris part à une bataille, — Waterloo, tout simplement — sans savoir que c'était une bataille. Combien avons-nous, au front, de futurs Stendhals qui s'ignorent ?



Une « première ».

Un petit café-concert du quartier Montparnasse rouvre ses portes, fermées lors de la mobilisation. Le programme est patriotique, comme il convient. Plus de refrains grivois, ou si peu qu'on n'y fait point attention. *La Brabançonne* succède à *L'Hymne russe*. Des « fins diseurs », d'une extrême jeunesse, exaltent les vertus invincibles des alliés, dans des couplets où les « soixante-quinze » et les « Rimalho » ont la place d'honneur. Un pitre se demande ce que le Kaiser « va prendre pour son rhume » ? Un jeune artiste imite Harry Fragson, « le regretté chanteur de l'Entente Cordiale », dans son dernier et prophétique succès : *En avant les p'tits gars !...*

Au milieu du spectacle, trois soldats, un fusilier marin et deux liguards, prennent possession d'une loge, escortés de jolies petites... alliées, qui semblent très fières d'être au bras de semblables « poilus ». Ce sont des convalescents : leurs képis cassés, l'usure de leurs capotes, leurs figures hâlées attestent « qu'ils en reviennent ». Aussitôt les acteurs ne chantent plus que pour eux. Et lorsqu'un couple entonne *La Marseillaise* et que les trois soldats se lèvent brusquement, tous les regards sont tournés vers eux...

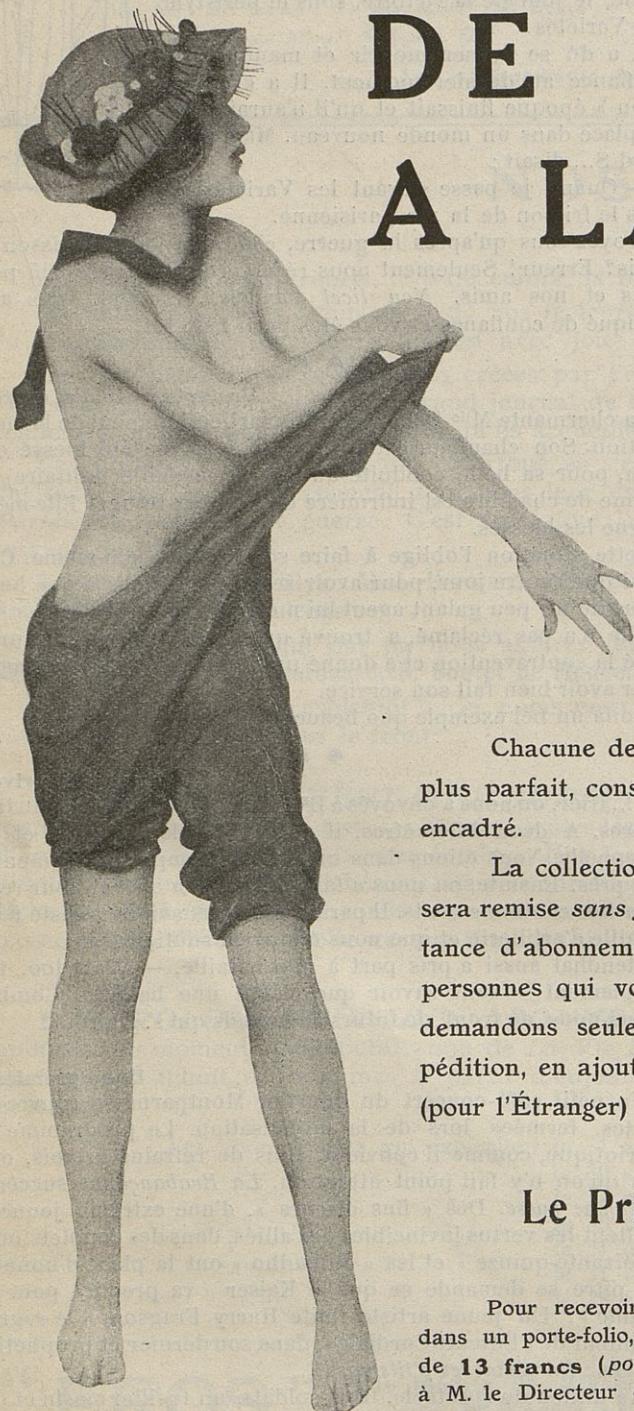
A la sortie, un des soldats, qui sans doute guéri, va repartir au front, dit à son amie :

— Passe-moi le programme, ça m'amusera de le regarder là-bas...



LE CADEAU DE NOËL DE "LA VIE PARISIENNE" A SES ABONNÉS

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé *La Vie Parisienne* offre à toutes les personnes qui lui feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois, avant le 31 Décembre 1914, un ravissant cadeau :



DE LA BRUNE A LA BLONDE

Magnifique collection
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES
par
Raphaël KIRCHNER

tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'empaquetage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs (pour la France)** ou de **13 fr. 50 (pour les Pays de l'Union postale)** à M. le Directeur de **LA VIE PARISIENNE**, 29, rue Tronchet, Paris.

DANS LE NUMÉRO DE "LA VIE PARISIENNE"

Nos Abonnés et nos Lecteurs trouveront encarté en Supplément, sur deux pages,

LA CARTE DE L'EUROPE DE DEMAIN

GRAND CONCOURS, d'un intérêt passionnant et d'une exécution très facile
10.000 francs de Prix ; Premier Prix : 2.000 francs en Espèces



Le soldat est admirable
on peut tout lui demander et
tout attendre de lui.....
Lettre du Roi de France au Roi
1709.

LETTRES DE SOLDATS

MONSIEUR DE BEAUCOROY, lieutenant chef de brigade, rang de Mestre de camp, à la Compagnie écossaise des gardes du corps du Roi,
à MADAME LA COMTESSE DE MONTENDRE, à Versailles.



Du camp de Coudun,
23 septembre 1698.

Je vous promis, Madame, de vous narrer ce qui se feroit d'intéressant ici pendant le voyage du Roi et des Princes. Vous voulez bien me dire par votre exprès d'aujourd'hui que vous tenez fort à ce que je vous en écrive. Pour vous témoigner combien je suis sensible à cette honnêteté, je vous écris de ma tente, dès ce soir, sur un tambour.

Vous aurez appris, Madame, que le Roi est arrivé à Compiègne, le 30 août, accompagné de Monseigneur et des Princes. M. le duc de Bourgogne alla au camp tout en arrivant et à son retour le Roi l'envoya querir pour lui donner l'ordre comme à un général. Madame la duchesse de Bourgogne n'y vint que le lendemain à cinq heures. Le Roi et elle y virent arriver la gendarmerie, les régiments de cavalerie de Rohan, de Souvré, de Noailles et les régiments d'infanterie du Roi et de Lee-Irlandois. Toutes ces troupes sont parfaitement belles. Ensuite le Roi la mena chez le maréchal de Boufflers, où elle fit une collation magnifique. On n'a jamais vu dans un camp rien de si superbe que ce qu'on voit dans celui-ci. Monsieur le maréchal a été au plus magnifique. Le Roi avoit d'abord résolu que Monseigneur le duc de Bourgogne tiendroit une grosse table au camp, dans

ses tentes qui sont tendues devant le quartier général ; mais Sa Majesté après avoir su et vu la magnificence de M. de Boufflers, dit le matin à Livry qu'il ne falloit pas que Monseigneur le duc de Bourgogne tint de table « parce que, dit-il, nous ne pouvons mieux faire que le maréchal ».

On n'y a point regardé la dépense quand on a pu tirer de loin ce que le pays ne produissoit point et ce qui pouvoit marquer la magnificence. Il arrivoit tous les jours et à tous moments des exprès de tous côtés qui apportoient des ortolans, des perdrix rouges, des gelinottes de bois, des veaux de rivière de Rouen, et veaux de Gand, faisans, chapons de Bruges, et généralement ce que chaque pays produit de plus exquis et de plus rare. Pour les jours maigres, on apportoit de Dieppe, de Calais et de Dunkerque, le plus beau poisson qui se pêchât sur ces côtes. Il y avoit à Gand et à Bruxelles des gens qui n'y étoient que pour envoyer des esturgeons et des saumons. Quarante chevaux en relais apportoient tous les jours de Paris des légumes et des fruits. Il y avoit plus de soixante et douze cuisiniers et au moins trois cent quarante domestiques (je ne parle toujours ici que du service de M. le maréchal). Quatre cents douzaines de serviettes, quatre-vingts douzaines d'assiettes d'argent et six douzaines de vermeil et le reste à proportion. Pour vous faire juger de ce qu'on a consommé à cette table ouverte de M. le maréchal, sachez qu'on a consommé deux mille prises de café et un muid de liqueur par jour. Enfin l'on peut assurer sans crainte d'en dire trop que l'on a jamais poussé la magnificence si loin. Tous les officiers généraux et les colonels ont tenu



de fort bonnes tables et fort délicates, tant que le camp a duré.

Le mardi 2, le Roi vit arriver les carabiniers, quelques régiments de dragons et beaucoup d'infanterie et il n'y a pas une troupe qui ne soit parfaitement belle. Le 3 il arriva encore beaucoup de troupes. Le 7 commencèrent quelques mouvements que le Roi avoit ordonnés. Pracomtal qui commande la réserve vint par derrière les bois attaquer les gardes du camp à la tête de deux mille chevaux ou dragons. On tira beaucoup. Pracomtal fut chassé.

Le 9, le Roi d'Angleterre arriva sur les onze heures. Les deux Rois dinèrent ensemble et allèrent au camp, où ils firent la revue de toutes les troupes. M^{me} la duchesse de Bourgogne avoit mené M^{me} la Duchesse, M^{me} la princesse de Conti et les dames titrées.

Le samedi 13, commença l'attaque de Compiègne. Le marquis de Crenan commandait les troupes de défense, il avoit pris l'écharpe rouge, il avoit fait mettre des branches vertes aux chapeaux des cavaliers et soldats pour montrer à Monseigneur le duc de Bourgogne, ce qui distingue dans un combat les ennemis d'avec nous, qui portons toujours du blanc. On dit ici, et je vous le répète tout bas, Madame, que le roi a voulu se donner des marionnettes et plus encore à M^{me} de Maintenon sous le nom de M. de Bourgogne et de son instruction. Cette attaque de Compiègne donna aux étrangers accourus sans nombre et même aux François, une autre sorte de spectacle qui demeurera peint dans la tête de ceux qui le virent. Ce jour de l'attaque, le Roi étoit sur le cavalier qui a vue sur une vaste campagne. Toute la cour étoit en haie sur plusieurs rangs le long de la terrasse et toute l'armée en plusieurs lignes en bas. Le Roi étoit vu à découvert de toute l'armée et de toute sa cour. Il étoit debout, un bras appuyé sur le haut d'une chaise à porteurs fermée, dans laquelle étoit M^{me} de Maintenon, à qui il expliquoit tout, et lui parloit à tout moment; à chaque fois il se

découvoit, se baissait à la hauteur d'une glace de côté, dont M^{me} de Maintenon tiroit quatre doigts au plus et la repousoit dès que le roi se relevait. M^{me} la duchesse de Bourgogne étoit assise sur un des bâtons de la chaise. En avant, des deux côtés de la chaise, les princesses du sang et les dames, debout en haie et bien parées. Cela dura bien près de deux bonnes heures. Cette vision a fait grande impression sur chacun, et plus de bruit que la prudence ne le devoit paroître.

Que vous narrois-je encore, Madame. Qu'il eut des simulacres de fourrages, des attaques du village de Mouchy par M. de Posen et défendu par M. le duc de Bourgogne. Qu'on croit ici, à propos du mariage de Mademoiselle, qu'elle renoncera aux biens de Madame et peut-être que Sa Majesté augmentera alors la dot qu'il a résolu de lui donner.

On dit... on dit aussi, mais que ne dit-on pas, que Madame la duchesse de Bourgogne regarde d'un œil fort tendre M. de Nangis, et racontars d'aller leur train : la seule chose dont je doute, c'est que cette affaire soit allée aussi loin qu'on le croit, et je suis persuadé que cette intrigue s'est passée en regards et en quelques lettres tout au plus. Nangis est trop amoureux d'une autre dame qui l'observe de près, et qui m'a dit à moi-même que, dans le temps qu'on soupçonne qu'il pouvoit être avec Madame la duchesse de Bourgogne elle étoit bien assurée du contraire puisqu'il étoit avec elle.

Vous me ferez, Madame, un très sensible plaisir, en voulant bien m'aviser que vous avez bien reçu la présente et surtout en me conservant toute l'amitié dont vous voulez bien m'honorer. Soyez persuadée, Madame, que vous ne pouvez faire plaisir à personne qui en ressente une plus vive reconnaissance que moi. Vos bontés, Madame, comblent l'homme du monde qui vous est le plus respectueusement, et, s'il osoit dire, le plus attaché.

COMTE DE BEAUCOROY
des gardes du Roi.

MONSIEUR DE LIEZ, lieutenant à la compagnie de grenadiers à cheval de la garde du Roi, à MADEMOISELLE PUVIGNÉ, de l'Opéra.

Juillet 1744.

Me voilà bien loin de Paris, ma petite Reine, n'y ai-je pas laissé mon cœur en vous quittant?

Pourquoi n'avez-vous pas voulu, ma déesse, qu'avant de partir à l'armée, je parvinsse avec vous au comble de la félicité? Vous m'avez dit que vous m'aimiez. Je vous en ai dit autant: nous sommes libres l'un et l'autre; l'heure, le lieu, tout nous étoit propice, et nous n'avons goûté que l'ombre du plaisir au lieu de la réalité. Vous m'avez promis de me dire la raison de votre refus: je l'attends et je vous avoue que je ne puis la concevoir. Je vais tenir ma promesse de vous donner des nouvelles du Roi et de l'armée. Tiendrez-vous la vôtre à mon retour, belle inhumaine, et

Vénus sera-t-elle enfin touchée des lauriers que Mars déposera à ses pieds mignons.

Vous devez savoir, cruelle, que le Roi en partant pour les Flandres n'a pas voulu passer par Paris, on avoit fait accomoder le chemin en droiture de la Meutte⁽¹⁾ au Bourget.

Tout a suivi le Roi à l'armée: le grand'maître, le chambellan, la cuisine, la bouche. Il n'y a que la maîtresse qui soit restée d'abord. Cependant le 1^{er} mai, M^{mes} de Chateauroux et de Lauaguais allèrent embrasser le ministre de la Guerre qui partoit: le surlendemain, elles partirent pour Paris sous prétexte de pleurer une si triste absence et de là à Champs chez M. de la Vallière.

Et vous avez su aussi sans doute, ma toute belle, qu'on a arrêté aux promenades quantité de gens qui disoient des mauvaises nouvelles et parloient mal du Roi.

Le 5, les deux duchesses vont coucher à Plaisance que l'on avoit meublé et de là à Lille où M. de Boufflers a fait accom-

moder des maisons qui percent dans le gouvernement: ainsi le Roi procède à ses soupers de cabinets comme à Versailles. Ceci a l'air d'homme d'habitude subjugué, plutôt que d'un homme à passions vives.

Cependant le Roi fait merveille à l'armée, il s'applique, il se donne de grands mouvements pour savoir et pour connoître, il parle à tout le monde. La joie est grande parmi les troupes et le peuple de Flandres: aurions-nous un roi?

M. le duc de Richelieu est plus favori que jamais, on le regarde comme l'auteur de tout. C'est lui qui a inspiré l'élévation de Noailles, sûr de l'abaisser en retirant sa main: par là il se fraye un chemin au premier ministère. C'est lui qui a arraché les faveurs et grandeurs accordées à M^{me} de Chateauroux, dont on dit cependant que Sa Majesté est fort lasse, et c'est lui qui a fait donner le généralat au prince de Conti.

Enfin quoi qu'il en soit, le Roi a commencé à se montrer roi à la tête de ses armées, il faut convenir que cette conduite est de bon goût. On prétend que c'est une tache à sa gloire que d'avoir fait venir sa maîtresse à l'armée en déshonorant les princesses et grandes dames qui l'y ont amenée. Convenons que cela ne peut être estimé que suivant le préjugé: « Quel sot préjugé que celui de combattre des plaisirs qui ne font de tort à personne », comme me le disoit hier M. d'Argenson!

Les Flamands sont superstitieux: on leur a dit que le Roi avoit eu les trois soeurs; ils se sont scandalisés de voir arriver, à Lille, celle-ci. Deux heures après son arrivée, le feu prit à un corps de caserne: ils dirent que c'étoit là l'effet de la colère céleste. De jeunes gens allèrent le soir sous les fenêtres de M^{me} de Chateauroux chanter la chanson de M^{me} Anroux, la retournant ainsi:

Belle Chateauroux
Je deviendrai fou
Si je ne vous baise.

(1) La Muette.





UNE BOURRICE DE SOURIRES DE TOUTES LES PROVINCES DE FRANCE

M. de Richelieu joue toujours son grand rôle de favori. Pour le maréchal de Noailles, la tête lui tourne, il ne sait plus ce qu'il fait, il donne tous ordres contraires l'un à l'autre, il envoie en prison, il prie Dieu, il enfante des systèmes politiques. On dit que si les ennemis savoient cette insuffisance, ils auroient bon marché de nous.

On apprit dès dimanche dernier que Furnes avoit arboré le drapeau blanc; il n'a pas tenu plus de deux jours de tranchée ouverte. Le gouverneur avoit laissé entrer un officier irlandois, attaché au service du Roi, qui est de sa connoissance; il lui avoit donné a diner, s'étoit un peu enivré et ensuite lui avoit fait voir toutes les fortifications et les ouvrages de la place, en lui disant qu'on ne devoit pas être étonné s'il ne faisoit pas une belle défense, ayant une place en aussi mauvais état. Le jour que les otages furent donnés, on vit tirer des fusées de la ville, ce qui fit juger que c'étoit un signal. Les otages dirent qu'effectivement c'étoit le signal dont le comte de Furnes étoit convenu avec celui de Nieuport, afin que celui-ci lachât les écluses aussitôt que Furnes capituleroit. On avoit déjà commencé à ouvrir les écluses, il y a plusieurs jours, mais elles avoient été refermées à la prière des habitants du pays, parce que l'inondation étant extrêmement grande et faite avec l'eau de la mer, le pays auroit non seulement perdu la récolte de cette année, mais auroit été ruiné pour douze ou quinze ans.

Ces considérations déterminèrent M. le maréchal de Noailles, sur la nouvelle du signal, de faire dire au gouverneur de Furnes de prier celui de Nieuport de ne point lâcher les écluses, ajoutant que l'intention du Roi n'étoit pas de faire le siège de cette place.

Le Roi entra donc dans Furnes le 13 juillet. M. le duc de Chartres donne à diner tous les jours à quelques officiers, mais en petit nombre. Mme la duchesse de Chartres dîne aussi avec les officiers. Il paraît par ce que j'ai appris que M. de Chartres est là à peu près comme à Versailles avec la même passion réciproque pour Mme la duchesse de Chartres; d'ailleurs fort distract, parlant trop peu aux officiers et ne faisant pas une assez grande dépense. Au contraire, tous les éloges sont réunis unanimement sur M. de Penthièvre; on loue en lui une grande volonté, beaucoup d'application, d'attention, de politesse jointes à une grande dépense.

Gens bien informés m'ont raconté ceci: En passant à Laon, le Roi a voulu dîner avec sa belle maîtresse chez le duc de Richelieu. C'étoit incognito; mais le peuple avide de voir le Roi, l'a su, on l'a guetté dans une ruelle. Sa Majesté sortoit en bonne fortune presque seule, les badauds de Laon l'ont aperçu et ont crié: Vive le Roi! Le monarque s'est glissé dans un jardin par une porte étroite, serrant ses basques, et on l'a vu; l'air a de nouveau retenti de cris de vive le Roi! Gens qui l'ont vu ont dit que cela ressemblait à la scène de Pourceaugnac où on le poursuit avec un clystère.

Voici donc, mon joli tyran, toutes les nouvelles de ces jours derniers. Me saurez-vous gré de vous tout raconter par le menu?

Gens arrivés hier de Versailles, en ce pays-ci, me disent que vous avez joué *Les Amours de Ragonde*, de M. Nericault-Destouches, au château de Dampierre devant la Reine, que vous y fûtes charmante à souhait, que la musique de Mouret dont vous dansâtes à ravir, le divertissement plût infiniment. Voilà

qui rendroit plus amoureux encore, si cela étoit possible, l'homme du monde qui vous veut le plus de bien.

COMTE DE LIEZ.



BIBI-TAPIN, tambour à la 12^e demi-brigade (armée de Sambre-et-Meuse), à la citoyenne FLORISE, marchande de pommes, sa mère.

Clermont-en-Argonne.

Ma chère Maman,

Il fait bien froid, mais la patrie peut être fière des vertus de ses enfants.

Partout où nous rencontrons les suppôts du tyran de Prusse nous les battons. Ces vils esclaves ne peuvent résister à la vaillance de citoyens libres qu'anime le farouche

désir de défendre la République une ou indévisible.

Nous marchons à l'Immortalité au cri de Liberté.

Depuis deux jours on ne nous a pas distribué de pain; mais le citoyen général nous a dit qu'il était content de nous et cela suffit. Il le faut bien. Il a aussi parlé de Pitt et de Cobourg, ces affameurs du peuple. Je n'ai pas très bien compris mais ça ne fait rien.

On m'a donné un habit de trompette de dragons qui me va presque bien et j'ai pu trouver dans une grange aux Islettes une vieille paire de sabots, comme cela je ne marche plus nu-pieds, ça vaut mieux à cause de la neige.

Les nuits sont bien froides pour coucher par terre. Mais on se remue le jour, cela compense.

Vive la Nation! je t'embrasse.

BIBI-TAPIN.

Pour copie presque conforme.

(A suivre.)

L. VALLET.



LE PAYS CALME

Ah! le joli pays,
Où loin du bruit des foules
Les jours après les nuits
Paisiblement s'écoulent;

Où plus on ne connaît
Le vol dans les campagnes
Où, l'homme étant parfait
L'on a vidé les bagnes;

Où ne résonnent plus
Les cris ni les alarmes;
D'où, jugés superflus,
Sont partis les gendarmes!

Ah! le calme pays
Où les gens sans alerte
Sont, sans doute, ébahis
De dormir porte ouverte!

Des meurtres inouïs
Par ailleurs se perpètrent...
Mais ce joli pays
N'a que des mœurs champêtres.

Cet Eden ravissant,
Ce pays de Cocagne,
Je vous le donne en cent...
C'est la tendre Allemagne.

Pourtant ce paradis
Eut, comme tous les autres,
Ses brigands, ses bandits
Et ses méchants apôtres;

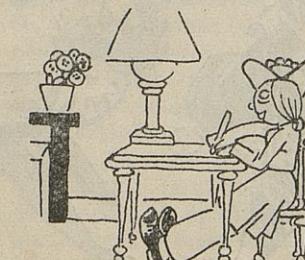
Les voleurs n'y sont pas
Inconnus que je sache,
Et « hussard du trépas »
S'y dénomme l'apache.

Mais la guerre aujourd'hui
De toutes parts fait rage;
Les malfaiteurs ont fui
La ville et le village

Pour cueillir d'autres fruits
Et d'autres renommées.
Et calme est le pays...
Ils sont tous aux armées!

JEAN BASTIA.

Le Journal d'une Espionne



A Monsieur Kroppsleisch
Bonnetier, à Bruxelles.

Monsieur le Colonel,

Me référant aux instructions contenues dans votre honorée lettre, je n'ai pas quitté Paris. Mais dans l'impossibilité de correspondre directement avec vous, j'enverrai mes lettres à M. B., lequel les fera parvenir à

Fraulein, laquelle vous les transmettra par le pays neutre lequel vous savez bien. Mais, à cette occasion, vous voulez bien me permettre d'écrire en français à cause des interruptions possibles

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



Le chien de guerre du major Richardson
dans une tranchée.



Une de nos batteries d'artillerie sous la neige
près d'Arras.



NOTRE NOUVELLE ARTILLERIE LOURDE
Un des canons de 155 qui ripostent victorieusement aux Allemands.

L'HOTEL DE VILLE D'ARRAS



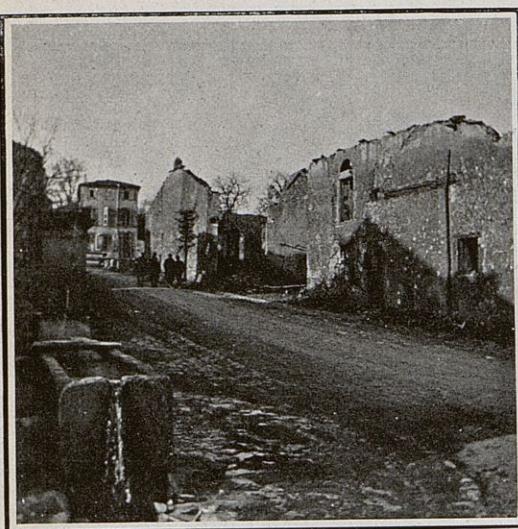
SYMPHONIE EN NOIR ET BLANC
Des Sénégalais, à Brest, quittant l'école-hôpital où ils ont été guéris.



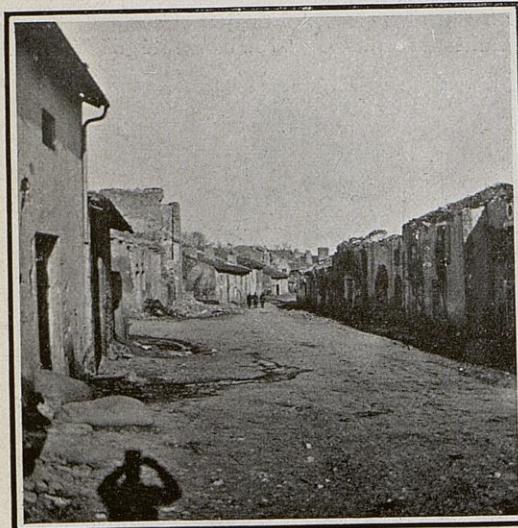
APRÈS LA SURPRISE DE SCARBOROUGH
Les Anglais se tiennent maintenant sur leurs gardes! Des patrouilles de cavalerie surveillent toutes les plages de la mer du Nord.



Comment les cyclistes « se défilent » dans les villages pour échapper aux avions.



LES BOCHES ONT PASSÉ PAR LA!
La rue principale d'Ecuelles (Seine-et-Marne).



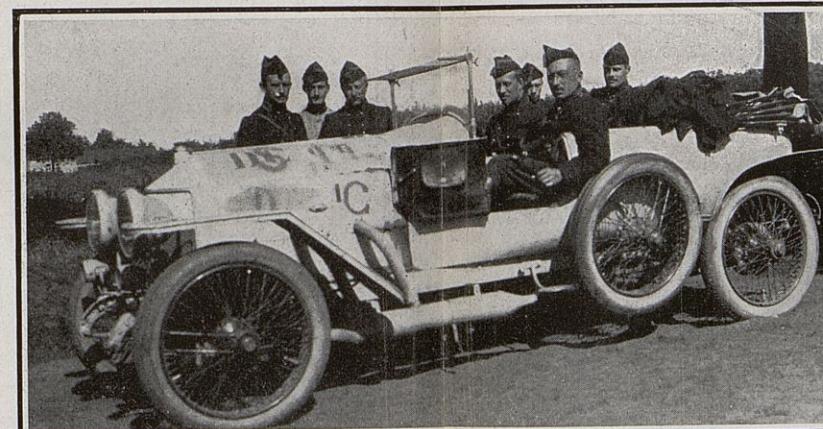
Autre vue du village d'Ecuelles dont aucune maison n'a été épargnée.



UN MONUMENT VIVANT
Groupe de cavaliers de la 1^{re} division de cavalerie belge,
à Overmeer (Flandre Orientale).



Une famille de fermiers dans les décombres de sa maison, à Châtillon.



QUELQUES PORTRAITS DE VAILLANTS SOLDATS BELGES
Le lieutenant de Bourlet et (au volant) Marcel Coppin, tué à Wetteren.



Le fils du baron van Petvelde, ministre d'Etat du Congo.



Un régiment d'artillerie anglaise qui va coopérer à notre vigoureuse offensive devant Ypres.



UN POSTE D'OBSERVATION IMPROVISÉ
Eclaireurs cyclistes qui pour explorer la campagne
ont transformé une meule en observatoire.



DES RUINES QUE NOUS VENGERONS
Une maison d'Amance (Seine-et-Marne)



Vue extérieure (?) de l'église d'Amance.

et des gens lesquels me dénonceraient s'ils me voyaient écrivant notre belle langue.

Croyez moi, Monsieur le Colonel, votre servante respectueuse et dévouée.

HILDA FRITZ KOPPEN.

De la même au même.

Je regrette beaucoup que vous me disiez avoir appris par des informateurs sérieux la révolution dans Paris, l'assassinat du président Poincaré, l'explosion de la Banque, le pillage et l'incendie de l'Elysée ainsi que les fusillades sur les boulevards. Peut-être insinuez-vous que je ne suis pas sérieuse parce que je suis Parisienne et jolie : je dois pourtant vous confirmer que je n'ai rien vu de cela, ni entendu parler de nouvelle Presidentur.



De la même au même.

La disette commence déjà à Paris : le grand Kommandator militaire a donné l'ordre aux boulanger à fabriquer seulement le pain de munition.

Un autre fait vous donnera une idée précise et formelle de la pénurie laquelle règne en France : il n'y a plus possibilité de boire l'absinthe. Tous ceux qui sont venus en France, et lesquels savaient chaque Français consommer un litre ou deux de cette boisson par jour, voient maintenant la pauvreté des approvisionnements. Et les Français demandent la paix pour boire leur absinthe nationale. Arme Franzosen !

De la même au même.

Je vous envoie cette lettre à Namur comme vous le demandez dans votre honorée missive. Les Français et les Parisiens attendent notre grand empereur et déjà ses photographies et ses portraits se vendent partout avec ceux du tsar, du roi George, du président Poincaré et du général Joffre. Notre bien aimé souverain est représenté tour à tour en uniforme de vampire, de diable, d'incendiaire, de massacreur : il est tantôt entouré



de vipères, tantôt de femmes en deuil, ou de cadavres, ou de ruines, ou de flammes. Comme notre pilote serait heureux de se voir tant admiré ici, habillé de tant de jolies façons diverses et variées, semblable au superbe Attila dont le souvenir inspire ses actes grandioses !

La disette commence à se faire sentir. Paris est affamé et parle de se rendre.

De la même au même.

La gouvernur militaire a autorisé les boulanger à mélanger au pain un tiers d'amidon et un tiers de substances diverses. Aussi les journaux ne sont-ils autorisés que de paraître une édi-



tion par jour, la pâte de papier ainsi économisée servant à la konfection du pain de siège.

Les Parisiens croient que les Russes sont les alliés des Allemands : un grand journal a dit que les Kosaques seraient à Berlin en cinq jours.

De la même au même.

J'apprends aujourd'hui par votre honorée lettre que nos admirables troupes approchent. Une information que je peux vous garantir est celle-ci : un tirailleur soudanais anthropophage a mangé toute vivante une dame de la Croix-Rouge parce qu'il la trouvait trop jolie ; aussi tout le personnel sanitaire est-il parti aussitôt à Bordeaux, dans laquelle ville se trouve le dépôt des troupes coloniales. Quel courage !

Ces dames veulent aussi acheter dans cette ville des costumes moins excentriques et moins fripons, car tous les magasins de Paris sont fermés, excepté trois épiceries dans lesquelles on dit les caisses enregistreuses à mekanik avoir été transformées en mitrailleuses.

Il n'y a plus des cerises, ni des prunes, ni des fraises, ni des groseilles.

Les truffes se vendent Frs 6 la livre.

Je vous écrirai à Reims comme vous m'en donnez l'ordre.

De la même au même.

En lisant sur les journaux du lundi les récits des exploits de nos hommes de l'air, les Parisiens sont émerveillés de leur avance. Mais, malgré mes investigations dans les rues et partout, je n'ai pas entendu louer leur humanité. Pourtant nos nobles héros ne craignent pas de sacrifier leur repos du dimanche pour pouvoir jeter ici leurs bombes le jour où les Parisiens vont à la campagne et où il n'y a plus personne dans la ville. Et cela pour ne tuer ni femmes, ni enfants, ni vieillards et causer seulement des dégâts matériels.

Les vivres manquent de plus en plus : on offre Frs 80 pour un mouton entier.



De la même au même.

Je suis allée aujourd'hui au devant de notre valeureuse armée : j'ai vu brûler des villes entières tandis que nos soldats chantaient des hymnes d'allé-



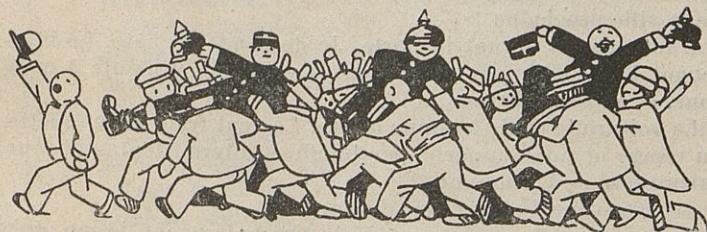
gresse ; j'ai assisté aussi au repas de nos vaillantes cohortes ; avec la bonhomie qui les caractérise, nos soldats mangeaient dans la campagne des mets succulents comme des fins gourmets

Parisiens quand lesquels vont déjeuner sur l'herbette : c'était de la chicorée mélangée avec du champagne, du homard de conserve trempé dans du curaçao de grande marque ; une escouade se régalait de harengs saurs bouillis dans du café et un sergent, attablé tout seul devant une caisse de biscuits et un litre d'eau de Cologne me crie gaiement en agitant la bouteille : « *Deutschland über alles.* »

J'ai partagé le repas de nos soldats : j'ai bu de table en table pour l'honneur et la santé de notre cher empereur.

De la même au même.

Les premiers casques à pointe sont entrés aujourd'hui dans Paris, longuement acclamés par la populator parisienne. Aussi nos soldats étaient portés en triomphe et on criait joyeusement : « *Deutschland über alles.* »



—
sement comme quand l'autre jour, un drapeau allemand fut arboré à la portière d'une auto qui revenait du front.

Par ruse de guerre, bien permise, n'est-ce pas, nos courageux soldats avaient mis des costumes d'artilleurs français, mais de temps en temps, ils retiraient leur casquette pour mettre le casque à pointe et faisaient de gaies grimaces à la foule qui applaudissait. J'ai suivi nos nobles guerriers. Ils sont entrés à l'École Militaire sans qu'aucune résistance leur soit opposée. Avant de franchir la porte ces bons enfants se sont retournés et ont crié aux Parisiens : « *Merci pour la langouste.* »

Je n'ai pas compris : mais je comprends que la victoire est à nous. Dieu soit loué.

De la même au même.

Il était temps que le siège de Paris soit fini : j'allais mourir de faim : Dieu soit encore loué : je vais enfin retrouver, grâce à notre conquête, nos divines saucisses, nos suaves delikatessen, notre choucroute mousseuse et parfumée. Nous allons avoir des architectures modernes et Kolossales : et les statues de Bismarck, de Guillaume I^{er}, de Guillaume II, de Moltke, de von Klück, de Bethmann-Holweg, d'Eulenburg aussi peut-être.

Comme Paris va être beau !

Hoch ! Hoch ! Hoch ! *Deutschland über alles.*



Le colonel à Etat-major Kruppsfleisch à Mademoiselle Hilda Fritz Koppen.

Pour des raisons stratégiques, le gros de notre armée n'a pas suivi à Paris l'avant garde que vous avez vu entrer. Ces troupes devront momentanément suffire à l'occupation de la Capitale de la France.

Pour les mêmes raisons vos lettres devront désormais me parvenir à Stuttgart par la voie d'un pays neutre.

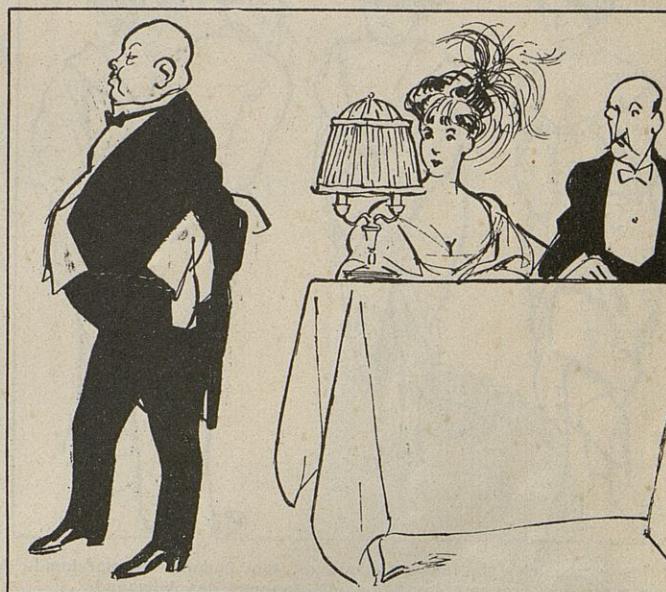
Vous recevrez pour chaque conversation un tarif uniforme de deux pfennigs au lieu des Marks 20 qui vous étaient alloués précédemment.



Il était temps que cela finisse !



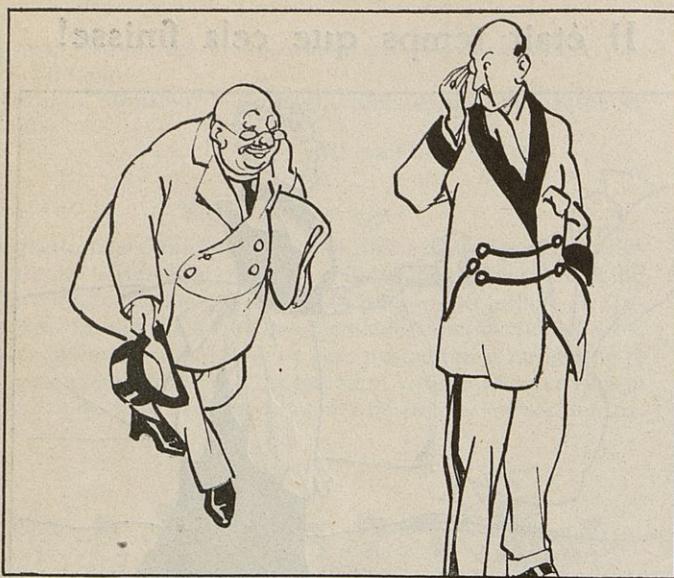
J'en suis épouvanté, quand j'y pense ! Chez moi, avant la guerre, la femme de chambre était Allemande !...



Au restaurant, le gros, l'insupportable maître d'hôtel, lui aussi était Allemand...



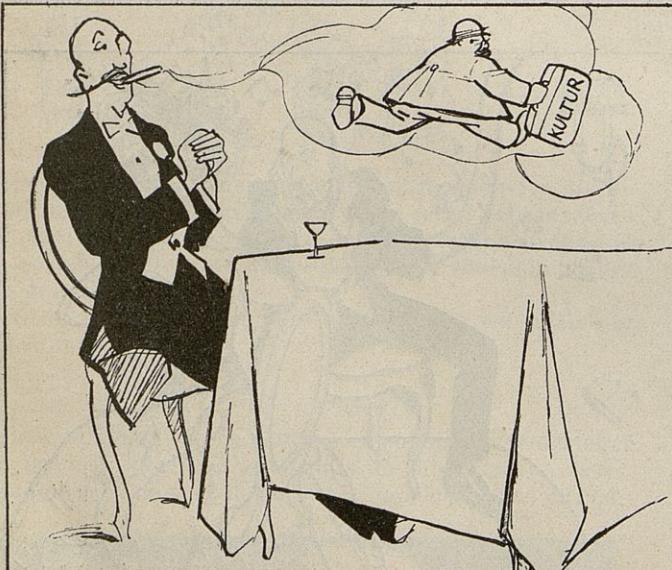
A l'Opéra, la musique... toujours allemande !



Mon tailleur, mon bottier, mon chapelier... tous des Allemands!
Quand j'entendais, naguère, un coup de sonnette à l'escalier de service,
neuf fois sur dix... c'était un Allemand!



Et les marchandes de fausses jeunesse, tout comme les marchands de
fausses antiquités... encore des Allemands, toujours des Allemands!



Ah! vraiment, oui, il était temps, il n'était que temps d'en finir!...
Quelle joie de penser qu'une fois la guerre finie, à Paris on pourra vivre
en France!

UNE MÉPRISE

— Eh bien quoi... venez-vous?

Je me penche au balcon. C'est le lieutenant B... qui me fait signe de venir.

Un dernier coup d'œil vers le large. Du troisième étage de l'hôtel où j'habite le panorama est splendide : la mer est calme et clapote avec de légers frissons contre les pieux noirs des estacades. Ça et là, une voile immobile. L'ocre des dunes flamboie sous le soleil de midi. Le chenal de Nieuport s'enfle peu à peu sous la marée et ses eaux grasses mordent dans les terres qui s'écornent peu à peu. Au loin, un bouquet d'arbres échevelés et tordus par le vent, masque la silhouette estompée de la ville prochaine.

L'auto ronfle devant la porte. Je descends en hâte. Le lieutenant B... a déjà pris place dans la voiture ; j'y monte à mon tour, et nous démarrons...

La voiturette roule à bonne allure. Le vent frais nous souffle au visage et nous apporte par bouffées intermittentes l'odeur savoureuse de la moisson.

— Avez-vous du nouveau? dis-je.

Le lieutenant B... à cette question, tire de la poche de son gilet un petit carnet noir qu'il ouvre et dans lequel il me fait lire le renseignement qu'on vient de lui communiquer de source sûre :

« A Westende, espions allemands travestis ».

Puis il referme le carnet qu'il remet dans sa poche et me lance un regard de côté, plein de malice, où je peux lire la joie qu'il éprouve à poursuivre cette nouvelle perquisition.

Depuis quinze jours que nous faisons du contre-espionnage sur la côte, pareille aubaine ne s'était pas encore présentée.

Après avoir traversé les écluses de Nieuport, nous voici sur la grand-route d'Ostende. Le tramway file devant et allonge sur le ciel son panache de fumée. Nous croisons une quantité de voitures maraîchères. Ce sont de petits véhicules à deux roues, recouverts d'une bâche rousse, et que de maigres mulets traînent paresseusement sur le cahot du pavé.

Par places, une échappée sur le paysage découvre les herbes abondantes où dorment les vaches. Partout ici le pays est fécond. La terre est imprégnée d'humidité. Des buées chaudes montent et le soleil qui s'y joue drape de voiles mauves les horizons baignés dans la lumière livide.

Mais nous voici arrivés.

Le lieutenant B... aussitôt, s'empresse auprès des gens et demande qu'on lui indique l'habitation du garde-champêtre. Mais celui-ci nous a déjà aperçus et accourt à toutes jambes. Le public s'attarde autour de nous. On nous examine. On chuchote tout bas.

Le lieutenant B... a pris le garde-champêtre à l'écart et tous deux colloquent avec de grands gestes significatifs.

La foule écoute, s'intéresse et veut savoir.

— C'est la vérité! s'écrie un homme vêtu d'une large blouse. Je l'ai vu moi, c'est un espion allemand, habillé en religieuse. Il est parti par là-bas dans les dunes.

Plusieurs personnes à la fois approuvent cette affirmation. Il n'y a pas à hésiter. Tous prétendent l'avoir vu.

Le lieutenant B..., l'air sévère et mystérieux, a repris son allure d'inquisiteur expérimenté et tout en boitant un peu il s'engage à travers les dunes, dans la direction indiquée.

Je l'accompagne et la foule suit.

Après avoir escaladé quelques mamelons de sable nous apercevons en effet une religieuse à large carrure qui s'en va d'un pas lourd, dolelement, sans se presser le moins du monde.

La foule pousse des cris et lui fait signe de venir.

Interloquée, la religieuse s'arrête. Nous nous approchons, sans rien lui dire, pour mieux l'examiner.

— C'est un homme, affirme une voix.

— Regardez-moi ces pieds! ajoute une femme.

En effet, notre religieuse de mauvaise fortune a des pieds énormes comme des barquettes. Sa taille est large et solide. Son visage d'expression assez douce avec un menton carré, un nez fort et des pommettes saillantes révèle pourtant la rudesse masculine. Le lieutenant B... est circonspect. Il ne peut détacher les yeux des grands pieds de la femme.

— Qui êtes-vous! dit-il.
Lors une voix enfantine, candide comme une musique d'église répond :

— Je suis sœur Christine des sœurs adoratrices du Sacré Cœur de Jésus et de Marie.

La foule silencieuse se regarde stupéfaite. Le lieutenant B... se morfond. Le doute plane.

— Il faudrait tout de même savoir, dit quelqu'un.
Et se plantant droit devant la religieuse, il porte les deux mains à sa poitrine et palpe de façon indiscrète.

— Sapristi! s'crie-t-il tout-à-coup. C'est du vrai!

— Aujourd'hui cela s'imité si bien! interjette une vieille dame.
Mais l'homnie qui a tâté semble convaincu. Et comme nous ne pouvons tout de même pas tous en faire autant, pour être aussi convaincu que lui, nous suivons la sœur Christine qui se dirige vers le couvent dont le clocher émerge à travers les oyats.

Arrivée devant la grille, elle entre tranquillement et quelques secondes plus tard apparaît à sa fenêtre. Elle est rouge comme une pivoine, honteuse et humiliée. D'autres sœurs viennent se glisser autour d'elle et s'informent de ce qui se passe.

Le lieutenant B... rit à se tordre. Des groupes se forment. On jase, on raconte, on badine...

Lors la clochette du couvent se met à tinter discrètement pour le salut de quatre heures, et bientôt le chant de l'orgue monte, souple, harmonieux, épandant dans la nature ensoleillée, le parfum mystique de l'humble monastère.

DIDIER DE ROULX.

L'ESPRIT DES TRANCHÉES

Il y avait naguère de spirituels journalistes dont la spécialité était d'inventer le dernier mot de Forain, la plus récente boutade de Tristan Bernard ou l'ultime rosserie du peintre Dejas.

Aujourd'hui, ce genre de nouvelles à la main n'est plus de mode; on ne veut plus que des « mots de soldat » et on les veut authentiques. En voici quelques-uns que nous avons entendu nous-mêmes sur le front: menue monnaie de l'héroïsme qui court les tranchées, comme l'esprit courait — autrefois — courait les boulevards.

Un soldat qui vient d'avoir le bras déchiqueté par un éclat d'obus et qui s'en va, à pied, maîtrisant sa douleur, vers l'ambulance, confie à son copain :

— Enfin! Je vais pouvoir soigner mon entérite!



Dans un village d'Argonne récemment repris à l'ennemi et que l'artillerie boche a copieusement arrosé, un lieutenant explique à ses hommes que chaque gros projectile coûte plusieurs centaines de francs. Alors un Parigot, examinant l'énorme excavation qu'a creusée une de ces bruyantes « marmites », s'exclame avec le plus pur accent de « ménilmuche ».

— Ah! ben, ce n'est pas ça qu'on appelle « un petit trou pas cher! »



Les Français furent toujours de chevaleresques adversaires. Lorsque les tranchées ennemis sont fort rapprochées la lutte revêt un caractère de courtoisie qui rappellent Fontenoy et les héroïques anecdotes du siège de Sébastopol. Il arrive sur certains points que Français et Boches s'interpellent d'une tranchée à l'autre, échangent même des journaux... en attendant d'échanger autre chose.

Dernièrement les habitants d'une tranchée très parisienne firent parvenir aux Boches un message les invitant à se rendre, en leur promettant vie sauve et bonne chère. Au reçu de cette missive, un vieux sous-officier prussien sortit de son trou et, traversant l'espace qui séparait les lignes adverses, s'adressa au chef des tranchées et, très digne, lui dit en français :

— Nous sommes fort étonnés et mécontents! Nous vous prenions pour de galants hommes; eh bien! ce ne sont point des propositions à faire à un homme qui possède la Croix de Fer!

— Vous ne nous en voulez pas au moins? demanda aimablement le chef français.

Notre colonel apprit l'histoire, qui l'amusa, mais il interdit les rapports trop cordiaux avec les adversaires :

— Si cela continuait, dit-il en souriant, bientôt mes hommes iraient faire un bridge dans la tranchée des Boches!



Un journaliste qui venait de visiter quelques tranchées d'arrière, s'extasiait devant un biffin de leur admirable aménagement.

— Je crois, lui dit le soldat, qu'on ne vous a fait voir que les « tranchées de luxe »; il y a aussi des troisièmes classes!



Un soldat qui ne se dissimulait point suffisamment est atteint par un éclat d'obus. Un second projectile passe en sifflant au-dessus de la tranchée, puis un troisième éclate un peu plus loin.

Et le blessé de crier :

— Pouce! Je ne joue plus!

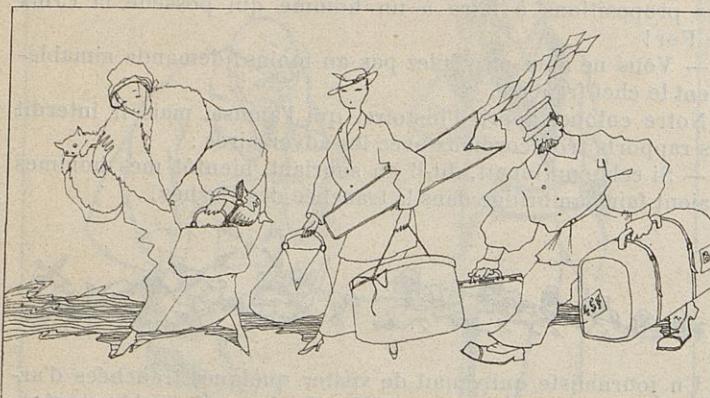
J. GALTIER-BOISSIÈRE,
caporal.

« COMEDIANTE! TRAGEDIANTE! »

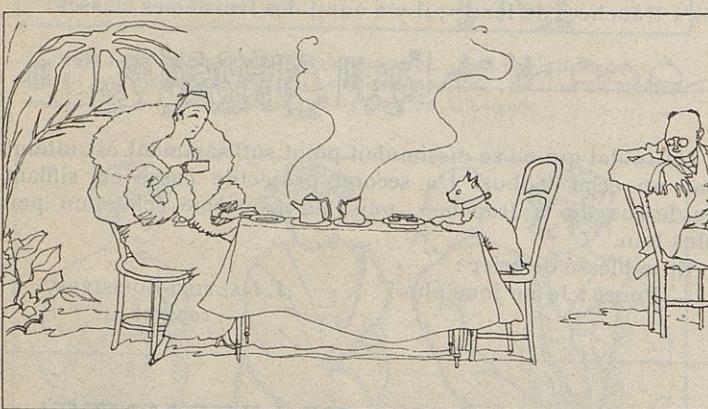


Il voulait entrer à Nancy, il voulait entrer à Calais, il voulait entrer à Varsovie...
Désidément ce cabotin rate toutes ses entrées!

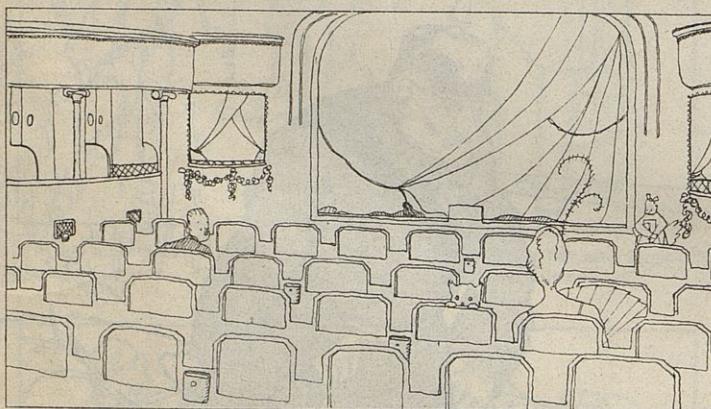
En Revenant de Bordeaux...



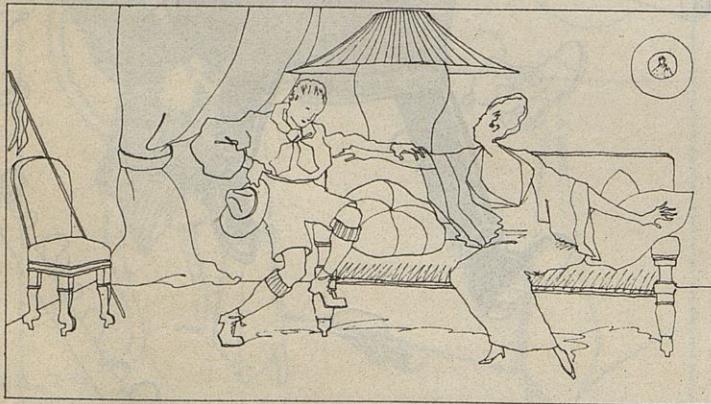
En revenant de Bordeaux, de Pontivy ou de Carcassonne M^{me} Prudence de Sainte-Nitouche est pleine de zèle et d'enthousiasme.



Elle offre son zèle trépidant à toutes les ambulances, mais les majors l'éconduisent poliment. Que faire? Dans les thés déserts elle n'a pour vis-à-vis que son petit chien.



On annonce que les théâtres rouvrent; elle y va... mais n'y retourne pas. Il n'y a pas les acteurs pour la regarder.



Elle essaye de nouer un flirt. Mais les boy-scouts eux-mêmes ne répondent pas à ses avances. M^{me} Prudence de Sainte-Nitouche regrette Bordeaux : quelle y retourne!

CHOSES ET AUTRES

— Vous savez ce que je vous souhaite...

C'est le protocole des années ordinaires. Il signifie :

— Vous n'en savez rien, et je serais bien embarrassé de vous le dire. Alors, j'use de cette formule vague et commode.

On dit de même, à l'auteur, le soir d'une répétition générale :

— Vous êtes content?

L'originalité de l'an 1915, c'est qu'il faut prendre « vous savez ce que je vous souhaite » au pied de la lettre. Une année qui commence à toujours un air de mystère. On regarde avec méfiance les douze colonnes du calendrier, et on se demande : « Qu'est-ce que ces trois cent soixante-cinq jours me réservent? » 1915 a un air de franchise. Cette débutante sait son rôle dès le 1^{er} janvier. Nous savons ce qu'il faut qu'on nous souhaite, et nous savons même que le souhait sera exaucé. Notre confiance est admirable, parce qu'elle n'a pas un dixième de degré de fièvre. Nous sommes d'un calme effrayant — effrayant... pour les autres. Je ne voudrais pas être à leur place. Et vous?

Le souhait sera exaucé. Mais quand?

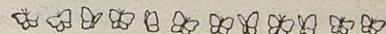
Toute la question est là!

M^{me} de Thèbes a dit : dans le premier quart de l'année.

Attendez! L'année de M^{me} de Thèbes est l'année astrale, elle commence au printemps. N'importe! Le premier quart de l'année de M^{me} de Thèbes est de fin mars à fin juin, et si nous étions sûrs d'avoir nos étrennes avant juillet...

N'oubliez pas que toutes les prophéties de M^{me} de Thèbes se réalisent. Ou presque toutes. N'avait-elle pas prédit, pour 1914, autre la guerre elle-même, un procès scandaleux, et la mort des deux principaux directeurs de journaux?

La Vie Parisienne souhaite à ses lecteurs qu'une fois de plus M^{me} de Thèbes ait lu l'avenir. *La Vie Parisienne* n'en doute pas. Ni vous.



Et la question des étrennes? Elle est délicate. Il faut la résoudre à la française. Les grincheux, qui parlent toujours avec regret du bon vieux temps, et qui n'ont pas toujours tort, pensent que, depuis l'autre guerre, nous avons perdu petit à petit la plus française de nos qualités : j'entends la mesure, dans toutes les occasions où il y a une dépense à faire et, en fin de compte, une note à payer. Nos grand'mères n'exhibaient pas leur écrin en plein midi, sauf pour aller au Château, où elles risquaient les saphirs, qu'on appelait « pierres de jour » parce qu'ils n'ont de feux qu'à la lumière naturelle et deviennent trop noirs à la clarté des lustres. Elles ne mettaient pas leurs perles avec des costumes tailleur, et pour trotter, et encore moins des verroteries multicolores, et quand elles faisaient leurs courses, elles ne se paraient point de la dépouille des fauves ni du plumage des oiseaux. L'élégance avait autant de degrés que la vertu et le vice; elle était nuancée, diverse et appropriée aux circonstances. En ce temps-là, l'homme le moins rompu au monde pouvait discerner du premier coup d'œil si une femme était en costume de bal ou en peignoir de bain. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Pardon, il n'en était pas de même hier! Devrons-nous à la guerre une velléité de retour au tact et à la modestie du passé? Déjà un très grand nombre de femmes, presque toutes, semblent comprendre qu'un luxe trop évident ne seraient pas du meilleur goût. Elles ne portent plus leur rang de perles, ni même la copie de leur rang; et pour visiter les blessés ou servir des soupes, elles ne se déguisent plus : elles perdront l'habitude de se déguiser.

La guerre a supprimé momentanément les signes extérieurs de la ploutocratie. Espérons que ce provisoire sera éternel. Il n'y a pas six mois, les gens qui se croient parisiens, se seraient fait pendre plutôt que de convenir qu'ils ne possédaient pas une fortune immense. Tous les hommes les plus pannés ressem-

blaient à ce personnage de Dumas qui avait toujours cinq louis dans sa poche « et c'est moins commode pour un homme que pour une femme », lui disait une demoiselle de ses amies. Aujourd'hui, on dit avec désinvolture : « Je n'ai pas le sou ! »

N'est-ce pas l'occasion de réformer, entre mille choses, les étrennes? (J'y reviens.) Il serait assez vilain de les supprimer cette année, et comme disent les commerçants anglais en leurs prospectus de Christmas, « ce n'est pas parce que vous oublierez Christmas que la guerre durera un jour de moins ». Mais si on renonçait, et une fois pour toutes, à faire des étrennes à ses amies comme on en fait à ses concierges? Si on ne les tarifait plus, dans le monde, d'après le nombre des digestions, comme on tarife celles des gens, du portier ou du facteur, d'après la correspondance qu'on reçoit, les gages qu'on donne et le taux du loyer? Cette comptabilité est assurément du dernier bourgeois. Rappelons-nous que, selon la civilité puérile et honnête, une femme ne peut accepter d'un homme que des présents dénués de valeur. La véritable galanterie s'accorde avec l'économie la plus stricte.

Mais surtout, pas d'étrennes utiles! Rien n'excuse les étrennes utiles, même l'état de siège. Pendant l'autre siège, quand on mourait de faim, une conserve de petits pois, un beau morceau de fromage de gruyère étaient des cadeaux princiers. Nous ne manquons de rien, il serait oiseux de distribuer des victuailles. Et lesquelles?

Ah! si: un petit pain!

On s'est beaucoup moqué des stratégies en chambre. Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre. Il faut bien parler de quelque chose, et si vous parlez d'autre chose que de la guerre, je ne vous fais pas mon compliment, c'est que vous manquez de tact. Dès que vous en parlez, je vous défie bien de ne pas faire de la stratégie. Le dommage n'est pas grand, si vous ne réservez vos profondes considérations à un petit cercle d'intimes, et si vous n'écrivez pas au général Joffre la lettre du « vieil abonné ».

On parle toujours des stratégies, et on ne parle pas des vieux de la vieille. J'appelle ainsi de pacifiques civils, qui ont accompli une année de service à titre de conditionnels, voilà au moins un quart de siècle, et qui frémissent au récit des batailles de leurs cadets, comme s'ils avaient à leur livret vingt campagnes et plusieurs blessures. Le mal n'est pas grand non plus : cette fougue tardive est seulement un peu ridicule; mais la France a une si belle tenue que je voudrais qu'elle se gâtât même du ridicule le plus inoffensif et le plus léger. Chacun a son rôle dans la pièce admirable que nous vivons, et tous les rôles sont beaux. Personne n'a besoin de tirer la couverture à soi. Chacun doit avoir le courage de sa situation. C'est vrai qu'il faut du courage pour n'être qu'un pékin à cette heure glorieuse, mais de grâce, pékins, mes frères, ne jouons pas au soldat! Nous ne ferions pas illusion à ceux qui savent ce que c'est. Ils nous chanteraient aux oreilles :

— En vous voyant sous l'habit bourgeois, j'ai deviné que vous n'étiez pas militaire.



Catoblépas a trente-deux dents qu'il montre quand il sourit, une chevelure abondante, et une barbe couleur de châtaigne à point, qu'il porte toute.

Les fées conviées à son baptême l'avaient doué de tous les talents de second ordre qui assurent à un jeune bourgeois un bonheur médiocre et de tout repos. Mais la méchante fée, qu'on avait oubliée selon l'usage, vint la dernière, et dit à l'enfant :

— Tu auras du génie. Rien de ce qui est dans la lune ne te sera étranger. Va donc, eh! Touchatout!

La famille n'entendit point le sens terrible de cette prophétie, et eut la faiblesse de s'en réjouir.

Catoblépas ne tarda point de justifier toutes les espérances. Il dévora tous les livres qui ont été publiés depuis la création du monde : Catoblépas a trente-deux dents. Après les avoir dévorés, il les digéra. Après les avoir digérés, il se les assimila, et ensuite il les refit. Il n'avait presque plus rien à refaire quand il atteignit la maturité.

Mais il s'avisa que le monde est grand, que l'homme est une source d'énergie, et avant tout une volonté. Il devint le barde de l'activité humaine. Il accomplit de grands voyages, il découvrit les colonies et particulièrement le Congo.

Dans les réunions, officielles ou privées, il contait ses pérégrinations à de belles dames, attentives, mais consternées. Sa parole, assommante et retentissante, avait des effets contradictoires analogues à ceux de la lance d'Achille, mais moins heureux : elle troubloit le sommeil qu'elle avait elle-même provoqué. Catoblépas, impitoyablement, discourait et n'en perdait pas une bouchée : Catoblépas a trente-deux dents.

Soudain, la guerre éclate. Que va faire Catoblépas? N'importe quoi, mais quelque chose, car la guerre est sa partie. De ci, de là, il court, il sollicite, il intrigue. Correspondant, au front? On ne veut point de correspondants. Réduit à l'initiative privée, il fonde des œuvres grandioses et indéfinissables, mais on en parle, son nom est dans les gazettes... Hélas! il a un instant de faiblesse, et quand l'ennemi approche de la capitale, il ne peut souffrir l'idée d'être pris comme otage, ce qui arriverait certainement, car qui serait otage, sinon Catoblépas? Bref, il a le *Tourny* : c'est un à peu près pour faire entendre qu'il part pour Bordeaux. On l'a vu dîner au *Chapon fin*. Catoblépas a trente-deux dents.

Comme nous tous, il n'a pas su tout de suite que la victoire de la Marne était une victoire, et il s'est un peu attardé là-bas; mais il n'a pas moins de panache quand il revient, et il recommence de courir, d'intriguer, de solliciter. Ah! donnez-lui, donnez-lui une fonction, un titre, un grade, la moindre chose, en marge! Donnez-lui, tenez, donnez-lui un pont à garder! Sinon, la paix venue, Catoblépas n'aura plus de conversation, Catoblépas n'aura plus de raison d'être. Alors ses cheveux tomberont, sa barbe deviendra blanche, et Catoblépas une à une perdra ses trente-deux dents.



A propos de l'article de notre collaborateur et ami Louis Vallet, sur l'Histoire du bonnet de police, paru dans la Vie Parisienne du 12 décembre, nous avons reçu une lettre très intéressante d'un de nos lecteurs, qui, malgré ses cinquante-trois ans, fait actuellement campagne comme brigadier de dragons. Nous en extrayons le passage suivant qui fait allusion à une fort curieuse tradition de famille :

« Dans votre article du 12 décembre, vous dites que les Dragons furent créés par le maréchal de Brissac.

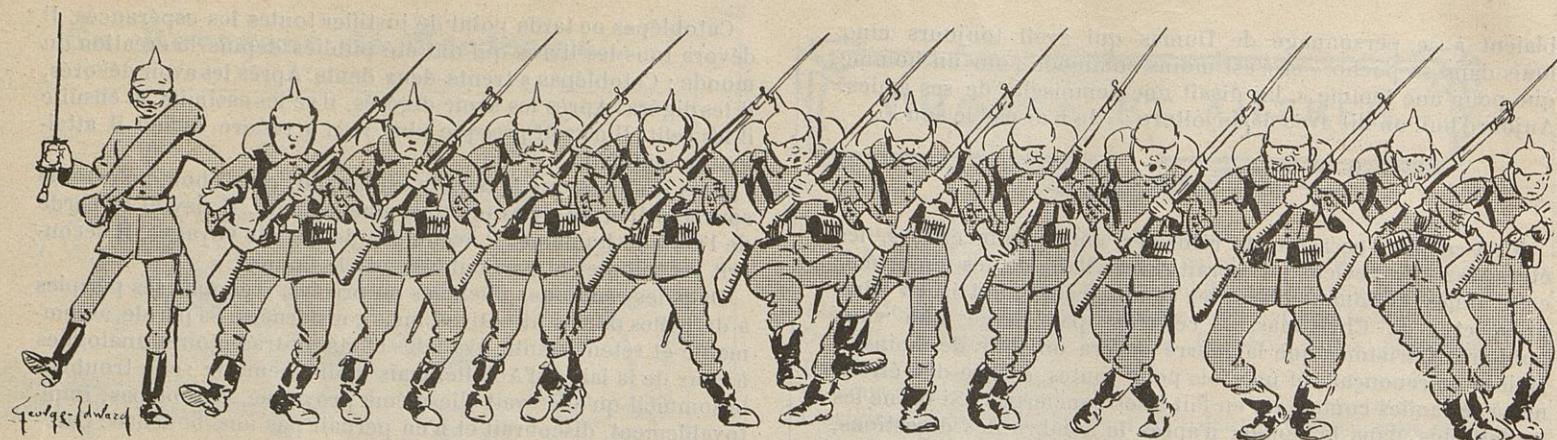
« Je m'appelle Dragon de Gomiecourt, et porte au doigt un jaspe sanguin sur lequel sont gravées des armoiries : d'or à la bande de sable, avec un dragon en cimier. La devise de l'écu est : *Dragon mort ou vif*.

« Or il est de tradition constante dans notre famille 1° que notre nom patronymique est Dragon; — 2° que la devise date de la Guerre de Cent ans et que ce fut le Prince Noir qui, exhortant ses hommes d'armes, leur dit qu'il fallait prendre Dragon soit mort ou vif, attendu que ce diable de Dragon — bien nommé, et semblable au terrible animal fabuleux — faisait de grands ravages dans l'armée anglaise, ayant eu l'idée d'alléger l'armure et l'armement de ses hommes au point de leur permettre de combattre indifféremment à cheval ou à pied. D'où le nom de dragons affecté aux cavaliers de mon aïeul.

« Cette tradition repose-t-elle sur une base historique sérieuse et solide?... »

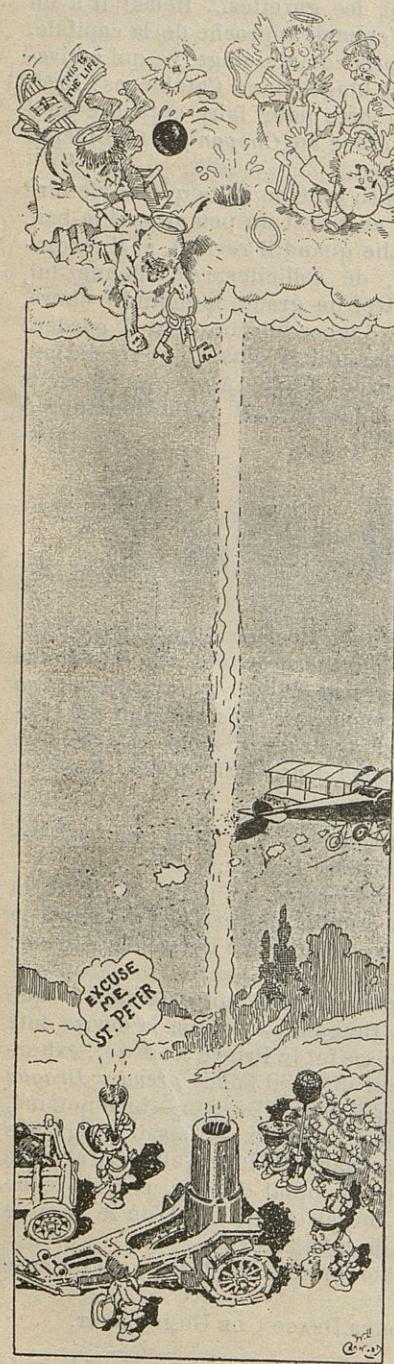
ROGER DRAGON DE GOMIECOURT.

Aux érudits, à ceux — et ils ne manquent pas! — qui ont le culte du glorieux passé de la cavalerie française de répondre à la question de notre lecteur.



LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



LE VIEUX DIEU ALLEMAND. — Décidément
leurs canons exagèrent?
(Judge, de New-York.)



L'INTERMÉDIAIRE ENTRE LE SINGE ET L'HOMME
Les savants le cherchaient; le journal américain *Life* l'a trouvé!

2 janvier 1915



Quelques-uns des uniformes que le Kaiser aurait voulu endosser.
(*Life*, de New-York.)

LE KAISER. — Une poignée de main, Jonathan?
JONATHAN. — Non, tu as la main trop sale, Wilhelm!

(*Bystander*, de Londres.)

Pouvoir se pavanner en général japonais ou en marin russe, quel rêve pour Guillaume II!



LA PRIÈRE DE GUILLAUME II

— O grand papa, comment donc avez-vous fait, jadis, pour vaincre les Français?
(*Punch*, de Londres.)



LE PRINCE CAMBIOLEUR

Comment le Kronprinz assiège les places fortes.
(*Punch*, de Londres.)

LA VIE PARISIENNE

LE CADEAU DE NOUVEL AN QUE NOUS SOUHAITONS !

Dessin de André Helle



Un million de soldats anglais pour nous aider à chasser les Allemands de France et de Belgique !